Série 2: Ahélya |2|

AHÉLYA, FILLE DES INDES

Ce roman fait suite à : *Le feu sous la glace*

DELLY

Série 2: Ahélya |2|

AHÉLYA, FILLE DES INDES

roman

Raanan Editeur
Livre 1100 | édition 1
ISBN 9782714909954

I

Pendant la longue absence de lord Rusfolk aux Indes, la vieille chapelle de Loreyl-Castle avait été aménagée pour la célébration du culte catholique, qui était celui du nouveau lord, de sa mère et d'Ahélya. Tous trois y entendirent la messe pour la première fois, le lendemain qui suivit la visite au château de sir Fabian Hartwill.

Dès que l'office fut terminé, lord Rusfolk décida d'explorer, mieux qu'il n'avait pu le faire jusqu'alors, le vieux bâtiment de Loreyl-Castle et surtout la Tour rouge.

– Venez-vous avec moi, Ahélya ? demanda-t-il à sa cousine. Il est vrai que vous devez connaître tout cela…

– Cela ne fait rien, répondit la jeune fille. Je vous accompagnerai bien volontiers, car j'aime beaucoup ces vieilles pierres et les souvenirs qu'elles me rappellent.

Lord Rusfolk demanda à Harriston de leur servir de guide.

Ce fut une visite passionnante durant laquelle le premier intendant donna à son maître les explications qu'il demandait.

Après que les visiteurs eurent escaladé d'étroits escaliers dissimulés dans des murailles énormes, pénétré dans des chambres secrètes désignées sur un vieux plan que lui avait remis son fidèle serviteur, lord Rusfolk s'étonna de ne trouver sur le document aucune indication de la communication qui, d'après la tradition, devait exister entre la crypte de la vieille chapelle et les souterrains de la Tour rouge.

– Cela n'a rien d'étonnant, expliqua Harriston à son maître, car le secret, transmis oralement par le chef de famille à son héritier, s'est perdu en l'an 1124. À cette époque, le seigneur de Loreyl-Castle était Éric Clenmare, époux d'une belle Castillane de noble famille qu'il avait ramenée d'un de ses nombreux voyages à travers le monde. À peine âgé de vingt-six ans, il disparut et l'on n'entendit plus parler de lui : il emporta le secret dans sa tombe. Les seigneurs qui lui succédèrent à

Loreyl-Castle firent effectuer des recherches, mais elles n'eurent aucun résultat.

Pendant que Harriston donnait cette explication, lord Rusfolk et Ahélya examinaient avec intérêt l'endroit où ils se trouvaient. C'était, au rez-de-chaussée de la Tour rouge, une immense salle au sol de granit, à la voûte de pierre soutenue par des piliers massifs. Un peu de lumière pénétrait parcimonieusement par d'étroites fenêtres garnies de barreaux de fer disposés en croix.

– Ces souterrains sont donc depuis lors inaccessibles ? sembla conclure lord Rusfolk.

– Oui, mylord. À l'époque où fut construit le château, continua Harriston, la crypte devait avoir une autre destination, car les ancêtres des marquis de Rusfolk n'avaient pas encore reçu le baptême. La tradition rapporte aussi – Votre Seigneurie le sait sans doute – que les souterrains en question doivent communiquer avec des grottes d'où la mer ne se retire jamais.

– Oui, je le sais. N'a-t-on pas essayé de découvrir ces souterrains par ce côté ?

– Certainement, mylord. Malheureusement, ces tentatives ont toujours été vaines.

– Je me demande si les recherches ont été poussées bien à fond. Ce que vous venez de me dire, Harriston, excite ma curiosité.

Alwyn se tourna vers Ahélya, qui avait écouté la conversation des deux hommes avec beaucoup d'attention.

– Ahélya, lui dit-il, vous qui êtes certainement curieuse comme toutes les femmes, n'aimeriez-vous pas explorer, un jour, ces grottes avec moi ? Peut-être serons-nous plus heureux que nos prédécesseurs ?

– Oh ! oui, Alwyn, je ne demande pas mieux. Ce sera très amusant.

– Vous ne craignez pas le danger ? Vous venez pourtant d'entendre Harriston : il paraît que ces grottes sont difficilement accessibles puisque la mer les occupe continuellement.

– Avec vous, Alwyn, je n'ai peur de rien ni de personne, répondit Ahélya.

– Eh bien ! c'est entendu. Nous ferons ensemble, un jour, cette exploration. Harriston, qu'avez-vous encore à nous montrer ?

– Plus rien, mylord. Votre Seigneurie connaît désormais Loreyl-Castle aussi bien que moi-même.

Lord Rusfolk congédia l'intendant et quitta la Tour rouge avec sa compagne. Ils traversèrent la chapelle, s'engagèrent dans un long couloir éclairé par d'étroites et hautes verrières garnies de vitraux cerclés de plomb.

Tout en avançant, Alwyn étudiait le plan qu'il avait en main. Il s'arrêta dans l'ancienne salle des gardes, haut voûtée, où aboutissait l'escalier tournant autour d'un énorme pilier et par lequel on accédait au premier étage du vieux bâtiment.

– Chère Ahélya, la conversation que je viens d'avoir avec Harriston m'incite à examiner quelques-unes de nos vieilles chroniques. Seriez-vous intéressée à en prendre connaissance avec moi ? Peut-être y découvrirons-nous des indices précieux.

– Avec grand plaisir. Lord Walter Rusfolk m'avait refusé l'autorisation de fouiller à mon gré dans ces archives. J'aurais pu demander à lord Algernon de me communiquer quelques documents, mais je n'ai pas voulu m'adresser à lui.

– Eh bien ! nous examinerons ensemble ces vieux papiers. Montons à la salle des archives.

Cette salle, éclairée par de beaux vitraux violets et pourpres, était garnie de vénérables armoires de chêne sculpté, les unes aussi anciennes que le château lui-même, les autres datant d'époques ultérieures. Elles renfermaient, précieusement conservées, numérotées avec le plus grand soin, les archives de la vieille et illustre race des Clenmare. Le défunt lord Walter avait eu à son service un archiviste, mais à la mort de ce dernier, lord Algernon avait demandé de le remplacer car, disait-il, rien ne lui plaisait et ne l'intéressait autant que l'étude et le classement de ces documents anciens. Lord Rusfolk avait accédé, quoique à contrecœur, à sa requête.

– Savez-vous, Alwyn, que lord Algernon passe une grande partie de son temps à cette occupation ? dit Ahélya, tandis que son cousin réunissait les chroniques qu'il ferait rapporter plus tard par son valet de chambre. C'est une vraie passion chez lui, au point que sa bibliothèque se trouve à côté, tout près de la salle où nous sommes, et renferme ses chères paperasses.

En prononçant ces paroles, Ahélya montrait du doigt une porte basse, sous un cintre surbaissé.

– Lord Algernon détient peut-être chez lui des documents de grande valeur, déclara lord Rusfolk. Je lui demanderai de me les confier pour les examiner aussi.

Pendant un instant, Alwyn resta songeur, les sourcils légèrement froncés. Puis il murmura :

– Après tout, pourquoi ne pas les lui réclamer tout de suite ?

Il frappa discrètement à la porte.

N'obtenant pas de réponse, il ouvrit un des battants et entra dans une vaste pièce, meublée de bibliothèques murales en hêtre patiné, d'une lourde table recouverte d'un tapis de velours rouge, de fauteuils à hauts dossiers sculptés.

Il régnait partout un ordre parfait. Pas un papier ne traînait sur la table où quelques livres à reliure ancienne étaient alignés près d'un encrier de vieille porcelaine de Saxe.

Ahélya avait suivi son cousin et constaté avec lui l'ordonnance soignée de la pièce. Elle dit à mi-voix :

– Vous le constatez vous-même, mon cousin, lord Algernon est un homme d'ordre. Il doit avoir l'esprit méthodique en toutes choses et ne rien laisser au hasard. Ne le pensez-vous pas ?

– Peut-être, répondit Alwyn, mais je ne le connais pas assez, cependant, pour me prononcer sur ce point… ni pour le juger sur d'autres.

– Oh ! vous le connaîtrez bientôt, Alwyn. Vous ne vous laisserez pas tromper, vous, ni par lui ni par sa fille.

Alwyn se tourna vers sa cousine et, sur le ton de la plaisanterie :

– Qui sait ? Aurora ne vous paraît-elle pas capable de me séduire ?

– Elle ? Oh ! Alwyn, vous ne seriez pas celui que je crois si pareille chose devait arriver.

Elle posait sur le bras d'Alwyn une main frémissante. Dans ses yeux sombres levés vers le jeune homme passait une lueur d'ardente protestation.

Il sourit, prit dans les siennes la petite main de la jeune fille et l'effleura de ses lèvres.

– Vous avez raison, chère Ahélya, de penser ainsi. Autant que j'ai pu la juger jusqu'à présent, cette jeune personne me semble être une admirable comédienne.

Tout en regagnant la salle des archives, lord Rusfolk ajouta d'un ton nuancé de sarcasme :

– En tout cas, je crois M^lle de Coëtbray tout à fait sous le charme de ma cousine.

– Oui, elles semblent s'entendre le mieux du monde. Ce n'est pas étonnant, d'ailleurs.

– Pourquoi ?

– Parce que M^lle de Coëtbray, je m'en suis déjà aperçue, est sensible à la flatterie et aime les compliments, les cajoleries. Aurora a su vite découvrir la faiblesse de son caractère. Comme elle est maître dans l'art de la flagornerie, elle n'a rencontré aucune difficulté pour faire de M^lle de Coëtbray son alliée.

– Vous avez bien deviné, en effet, un des aspects de cette étrange nature, dit Alwyn. Me trompé-je en ajoutant que la belle Viviane ne vous est pas très sympathique ?

Ahélya secoua la tête. Sa physionomie traduisait en cet instant quelque perplexité.

– Pas sympathique… l'expression est peut-être trop forte et… injuste. Je crois plutôt qu'il n'existe pas d'affinités entre nos deux caractères. Vous, Alwyn, qui la connaissez depuis plus longtemps, que pensez-vous d'elle ?

– Elle est très ambitieuse, ma chère Ahélya. Ce sentiment, poussé à un degré exagéré, comme c'est le cas pour elle, dirige et commande toute sa conduite. Si elle n'y prend garde, cela peut la mener plus loin qu'elle ne voudrait.

– Comment cela ?

– Eh bien ! Viviane de Coëtbray recherche le mariage riche avant toute considération. Ce mariage riche lui a échappé en Bretagne, où la courtisait, par amusement, je crois, un neveu de M^me de Friollet, le baron Adolphe Desmuriers. Je ne me rappelle plus les raisons qui ont fait échouer « l'affaire », si je peux m'exprimer ainsi. Toujours est-il que le baron s'est marié avec la fille d'un armateur nantais qui la dota richement. Mais, malgré son échec, M^lle de Coëtbray n'a certainement pas renoncé à son dessein de faire un riche mariage…

Ahélya eut une moue de dédain.

– Alors, c'est une personne assez peu intéressante pour mon goût… Remarquez, il est possible qu'elle réussisse à trouver un mari répondant à son attente, car elle est belle, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est vrai.

Alwyn regardait sa cousine en prenant entre ses doigts une des boucles aux reflets cuivrés qui encadraient son délicat visage.

– Mais vous aussi, chère Ahélya, vous êtes très belle. Et je constate, par votre teint, que l'air de ce pays vous réussit merveilleusement. Allons, voici l'heure du lunch. Nous ferons après une promenade en voiture ou, peut-être, si cela vous plaît, nous pourrions aller jusqu'à Temple-Court.

– Oui, c'est cela, répondit Ahélya avec enthousiasme, allons rendre visite à sir Fabian et lady Hartwill, qui sont si bons.

– La sympathie que vous éprouvez pour mes fidèles amis n'est-elle pas due, du moins en partie, au fait qu'ils partagent vos antipathies ? demanda Alwyn avec une amicale ironie.

– Peut-être, mais il est certain que cette communauté de sentiments contribue à nous rapprocher… Oh ! Alwyn, si vous aviez voulu…

– Quoi donc ?

Elle dit à mi-voix :

– Vous auriez pu donner à lord Algernon et à sa fille de quoi vivre… ailleurs qu'ici, puisqu'ils vous déplaisent aussi.

– Ma chère enfant, j'ai un motif très grave pour que les choses demeurent telles quelles, du moins pour le moment. Dès qu'il me sera possible de me séparer d'eux, croyez bien que je n'hésiterai pas à le faire, ne serait-ce que pour vous faire plaisir.

– Oh ! je le sais bien. Pardonnez à mon impatience, cher Alwyn. Je suis une enfant gâtée, vous ne l'ignorez pas…

– Une enfant charmante, je le sais, et je ne blâme d'aucune façon le peu de sympathie que vous éprouvez pour lord Algernon et Àurora, qui nous sont malheureusement unis par le sang.

Alwyn, en parlant, prenait la main d'Ahélya et la glissait sous son bras. Ils quittèrent la salle des archives, descendirent l'escalier tournant, gagnèrent le vestibule dallé qui précédait la chapelle de Saint-James érigée en l'honneur du premier lord Clenmare gagné à la religion anglicane.

L'office, qui se célébrait tardivement, venait de se terminer. Un serviteur ouvrait les deux battants de la porte aux délicates sculptures dorées, patinées par les siècles.

Lord Algernon parut d'abord, la mine grave, recueillie. À quelques pas derrière lui venait Aurora. Elle avançait lentement, les yeux un peu baissés, une main serrant contre sa poitrine un missel armorié.

– Ah ! cher Alwyn, je ne m'attendais pas à vous voir ici, s'écria lord Algernon.

– Je viens de visiter la partie ancienne du château. Ahélya et Harriston m'accompagnaient. À ce propos, il faut que je vous demande un renseignement. J'ai l'intention d'étudier nos vieilles chroniques. Sont-elles toutes au complet dans les archives ou bien en avez-vous conservé quelques-unes pour vos travaux ?

– Je possède seulement deux parchemins du X^e^ siècle, de peu de valeur et d'un déchiffrage pénible. Je les remettrai en leur lieu et place, mon cher Alwyn… ou bien entre vos mains, si vous désirez les consulter.

– Non, pas pour le moment, je vous remercie. J'aurai des lectures plus intéressantes à faire dans nos chroniques des siècles postérieurs.

– Des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, surtout, dit Ahélya qui venait de recevoir avec froideur un tendre baiser de lady Aurora. À cette époque vivait, m'a-t-on dit, lord Abel Clenmare qui composait des poisons violents dont il avait appris le secret en Italie…

– Que vous êtes romanesque ! ma chère enfant, l'interrompit Aurora avec un léger sourire amusé. Vous nous racontez là une légende parmi tant d'autres… S'il fallait croire toutes les histoires d'empoisonnements plus ou moins fantaisistes dont cette époque est prodigue…

– Ne vous en déplaise, lady Aurora, il y en a beaucoup de vraies, certainement, et un grand nombre de ces crimes sont restés, resteront toujours inconnus et, hélas ! impunis.

Cette réflexion était faite par Alwyn. Lord Algernon approuva :

– Je suis de votre avis. Peut-être lord Abel Clenmare ne fut-il pas coupable des méfaits qu'on lui attribue, mais je crois qu'on ne l'a pas accusé sans motif. Au reste, il y a, dans l'existence de

notre aïeul, une part de mystère qui laisse place à bien des conjectures. Vous en jugerez vous-même par les documents en notre possession, lord Alwyn, et vous me direz votre opinion.

Une demi-heure plus tard, ils se retrouvaient tous autour de la table de lunch.

Sur une question de sa mère, Alwyn raconta la visite qu'il venait de faire au vieux bâtiment.

Comme il parlait des souterrains dont l'entrée était introuvable, Aurora hocha la tête avec un air de regret :

– Quel dommage, n'est-ce pas, de ne pouvoir découvrir leur issue ? À chaque génération, les Clenmare cherchent vainement…

Mon père et le vôtre n'y ont pas manqué, dans leur jeunesse. Ils n'ont pas été plus heureux que leurs prédécesseurs.

– Avez-vous essayé par les grottes ? demanda lord Rusfolk en s'adressant à son oncle.

– Certainement. J'ai pénétré jusqu'à la plus profonde d'entre elles, mais je n'ai pas vu le moindre indice d'un passage.

Viviane de Coëtbray, qui écoutait avec intérêt, fit observer :

– Ne pourrait-on creuser le sol de la Tour rouge pour essayer d'arriver à ces souterrains ?

– Impossible, mademoiselle, répondit lord Algernon. La Tour est bâtie sur le granit indestructible de la côte.

– Pas si indestructible que la dynamite ne puisse en avoir raison, dit Alwyn.

Lord Algernon eut un tressaillement.

– Au nom du Ciel, cher Alwyn, je ne suppose pas que vous ayez idée de tenter une chose pareille, au risque de faire crouler la Tour rouge, vestige précieux de notre passé ?

– Rassurez-vous, je n'y songe pas. La découverte de ces souterrains n'a que peu d'importance ; c'est affaire de curiosité, voilà tout.

– Simplement… ajouta Aurora avec son doux sourire.

II

Ahélya ayant accepté avec joie la proposition de lord Rusfolk de rendre visite aux Hartwill, à Temple-Court, les deux jeunes gens quittèrent Loreyl-Castle après le lunch.

La distance qui séparait le château de la demeure de leurs amis n'était pas grande et une demi-heure de marche eût suffi pour la parcourir. Comme l'après-midi s'annonçait très beau, lord Rusfolk décida, avec l'assentiment de sa cousine, d'allonger quelque peu le parcours et de suivre le chemin qui longeait la falaise.

Du large s'élevait une brise légère qui animait les cheveux aux reflets cuivrés d'Ahélya. Les promeneurs n'échangeaient que de rares paroles. Tout en marchant au côté d'Alwyn, la jeune fille regardait la mer qui déferlait sur les rochers de la grève avec des bruits sourds. Elle semblait perdue dans un rêve d'où la tira brusquement Alwyn.

– Vous êtes toute songeuse, Ahélya. Je ne me serais pas permis de vous distraire de vos pensées si je ne lisais dans vos yeux une expression de mélancolie, de tristesse même. Ai-je vu juste ?

Ahélya ne répondit pas tout de suite. Elle tourna son visage vers lord Rusfolk, le fixa un moment de ses beaux yeux sombres.

– Oh ! Alwyn, comment pouvez-vous croire… ? Je n'ai aucune raison d'être triste. Je suis heureuse, au contraire, de vivre à Loreyl-Castle où, grâce à vous, j'ai retrouvé une famille et un toit.

– Ce n'est pas grâce à moi, mais à mon grand-père, lord Walter, que vous devez quelque reconnaissance. C'est lui qui m'a dévoilé votre existence. Je l'ignorais jusqu'au jour où il m'a raconté le drame qu'ont vécu vos parents aux Indes, et l'enlèvement dont, ici même, vous avez été la victime.

Ahélya protesta :